



# SIGNETS

N° 4  
Janvier 2003

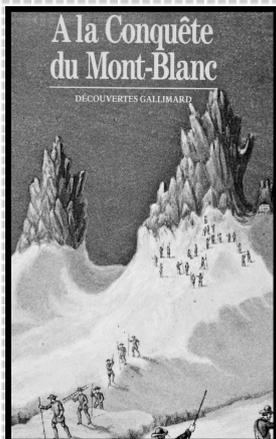
BULLETIN DES AMIS DE LA BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE ALBERT COHEN (ST LEU)

## Dans ce numéro :

Censure à Saint-Prix	p.1
Coup de ♥ Jeunesse	p.2
Eric Pintus, conteur	p.2
Bonnes Nouvelles	p.3
A vos souris !	p.3
Conte-Leu	p.4
Club-Lecture	p.5
Jeunes poètes	p.6
Coups de ♥ lecteurs	p.7
Prix de la Nouvelle	p.9

## KIOSQUE

On l'appelait *le Mont-Maudit*. Un jour d'août 1786, un fou gravit le mont Blanc. Il est en redingote et se sert d'une échelle de corde. Le mont Blanc est vaincu...



En ces périodes de sports d'hiver, apprenez tout sur l'âge d'or du mont et ses fous d'aventuriers dans ce passionnant « *Découvertes Gallimard* » (Cote 796.522) BAL)

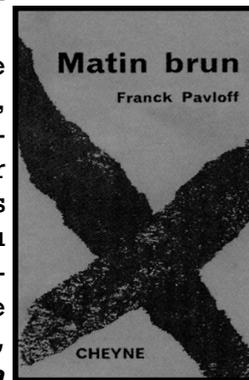
## L'événement : Censure à la bibliothèque de Saint-Prix

Le 15 novembre dernier, Mr Enjalbert, maire de Saint-Prix, ordonnait le retrait de la bibliothèque municipale Alexandra David-Neel de tous les ouvrages publiés par Calmann-Lévy, éditeur du livre de Patrick Henry. Il exigeait que les bénéfices issus de la vente de ce livre soient reversés à une fondation pour l'enfance maltraitée. Plusieurs dizaines d'ouvrages (romans policiers, documentaires, essais...) étaient aussitôt retirés des rayons. Dans le même temps Mr Enjalbert demandait aux maires de la région d'adopter la même mesure.

Tout en partageant l'émotion suscitée par la publication de l'ouvrage de Patrick Henry, le bureau de notre association exprimait immédiatement son désaccord face à cette mesure globale de retrait. Dans une édition spéciale de *Signets*, nous alertons l'opinion sur ce dangereux précédent : « Que resterait-il bientôt dans nos bibliothèques publiques si chaque maire s'accordait un tel pouvoir de censure ? Rien ne garantit que, demain, à Saint-Prix et partout en France, d'autres éditeurs ne subiront pas la même mise à l'index. Cette interdiction à l'égard de tous les livres d'un éditeur risque surtout d'habituer nos concitoyens à considérer la censure comme un moyen légitime de faire progresser « la morale publique » défendue

par Monsieur Enjalbert ». Nous évoquons la nouvelle *Matin Brun* (voir article en page 3) et nous demandons à Mr Enjalbert de remettre à la disposition des lecteurs de la bibliothèque municipale de Saint-Prix l'ensemble des ouvrages édités par Calmann-Lévy, puisque le livre de Patrick Henry n'en faisait pas partie. De leur côté, les professeurs du collège de St-Prix exprimaient la même demande à l'unanimité.

En l'absence de réponse du maire, nous lançons une pétition signée par quelques-uns des plus grands noms du « polar » français actuel. En moins d'une semaine, *Libération*, *Livres-Hebdo* et *La Gazette des Communes* publiaient un article sur cette affaire. Quelques jours plus tard, Mr Enjalbert, estimant avoir atteint son but, annulait sa mesure de censure. **Merci à tous ceux qui nous ont soutenus et ont compris le sens de**



**Près de trente maires du Val d'Oise ont répondu favorablement au boycott lancé par Mr Enjalbert. Ensemble, ne baissons pas les bras !**

## CONCOURS A LA MANIÈRE DE ... HUGO

Ce 1er Concours de nouvelles et d'illustrations était organisé par la bibliothèque et la librairie *A la Page 2001*. La remise des prix, samedi 21 décembre, fut l'occasion de rencontrer auteurs et artistes amateurs (adultes ou

adolescents) inspirés par la phrase de Victor Hugo proposée à leur imagination. Des chèques-livres de 90 € et 60 € ont récompensé les vainqueurs.

En attendant de participer au concours 2003, lisez la nouvelle gagnante p. 9 !

## Concours de nouvelles ou d'illustrations 2002

inspirées du texte de Victor Hugo :

« Ami, vous revenez d'un de ces longs voyages qui nous font vieillir vite, et nous changent en sages au sortir du berceau »

**Samedi 8 février (17h30) : Assemblée Générale des Amis**



## Le Coup de cœur Jeunesse de la bibliothèque ...



### *L'île du monstril* d'Yvan Pommaux (Ecole des Loisirs)

D'après Poil-gris, un ragon-din, les enfants ne sauraient plus partir à l'aventure et il en fait part à son ami Poil-roux. Aussi, lorsqu'il voit Elvire et Léon s'asseoir dans une barque, il ne peut s'empêcher de couper la corde qui la rattachait à la berge.

Les deux enfants sont entraînés sur le fleuve et se retrouvent sur une île où ils apprendront à faire du feu, à pêcher, et à construire un abri... avec l'aide discrète des ragondins puisque

Poil-roux, qui avait peur pour eux, a tenu à les suivre. Mais ils devront tous partir avant que le monstre de l'île, le monstril, ne les découvre...



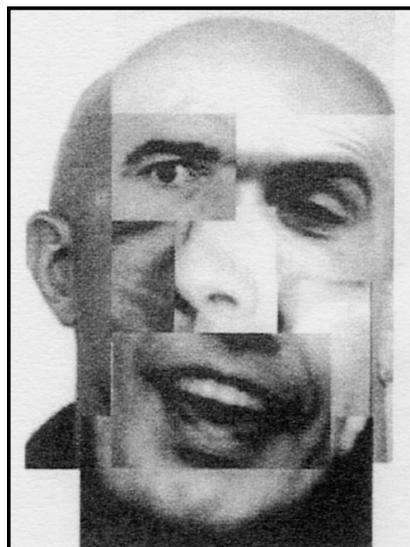
**Ce livre s'adresse aux enfants à partir de sept ans. C'est**

## Un conteur à Saint-Leu : Eric PINTUS

Une bonne soirée à l'ancienne, ce samedi 7 décembre, au Foyer Claire-Fontaine. Il ne manquait que la bûche de chêne crépitant dans la cheminée. Une centaine de personnes, dont la moitié de non saint-loupiens, était venue s'embarquer pour les *Navigations de hasard* d'Eric Pintus. Adultes, enfants, ados (sans baladeur sur les oreilles), tous ont apprécié sans réserve le voyage.

Le conteur n'hésite pas à jouer avec son auditoire. Il commence par l'histoire la plus bête et la plus longue du monde. Celle de l'ours qui mange tous les animaux inscrits sur sa liste, parmi lesquels le blaireau incarne le *beauf* bien humain avec des fanions du PSG accrochés à sa voiture... Puis, c'est l'histoire traditionnelle du forgeron Misère qui roule le diable (à trois reprises comme il se doit), dédaigne le paradis car il ne veut pas encore

mourir et obtient de passer sa vie éternelle sur cette terre qu'il chérit tant. D'ailleurs, Misère et son chien Pauvreté ne sont-ils pas toujours parmi nous ?



Le public se voit sans cesse interpellé : « *Et vous, quels vœux formuleriez-vous si Saint-Pierre vous en offraient trois ? Dépêchez-*

*vous d'y penser, sous peine de les gaspiller comme ce belge qui...* ». Entremêler contes merveilleux et histoires belges n'est en effet pas la moindre originalité de Pintus. Lancer de « gentilles » piques tous azimuts en est une autre. Gendarmes, fonctionnaires, Corses, patrons, pauvres en prennent pour leur grade. Heureusement, ils ne viennent jamais aux spectacles...

Tout en décontraction et avec truculence, Eric Pintus se livre à un passage en revue décapant de notre monde actuel et des caractères humains de toujours. Un conteur aussi bon vivant que ses personnages puisqu'il refuse de continuer son récital – malgré l'insistance du public – pour boire un verre avec les spectateurs. Une soirée reconfortante et pleine d'intelligence alors que des millions de malheureux passaient leur *veillée* devant Star Académie !

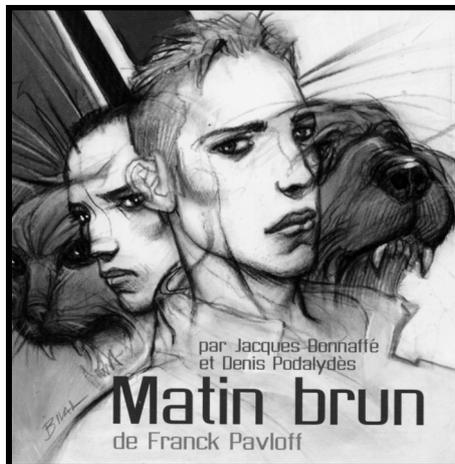
**D.D.**

## MATIN BRUN

de Franck Pavloff

Il est des livres phares. Des livres qui, de nuit, éclairent le chemin et mettent en lumière les récifs contre lesquels nous nous précipitons. Des livres plus utiles encore en période de gros temps où la vigilance devient vitale. *Matin brun*, est de ceux-là. Une petite nouvelle de onze pages qui, depuis quelques mois, fait un bruit du tonnerre. Allez savoir pourquoi quand certains estiment que la France a les tempes qui brunissent (et les côtes qui noircissent, *Prestige* oblige). Paru il y a déjà quatre ans, *Matin brun* apparaît donc prémonitoire. Par petites touches innocentes, le narrateur et son copain Charlie se trouvent plongés dans l'absurdité, puis dans l'horreur d'un régime totalitaire : l'État Brun. Un état qui impose d'abord l'extermination des chats et des chiens non-bruns pour des raisons d'hygiène et d'économie. Puis, on recherche et on arrête ceux qui avant avait un chien non-brun... Les citoyens se plient aux lois en les jugeant justifiées. Mais, lâcheté

après lâcheté, l'État brun n'en finit pas d'étendre son processus de sélection et de répression... Jusqu'au fameux matin brun... Mais, alors, il est trop tard...



Prémonitoire, disais-je. Reportons-nous à la page 5 : « Après, ça avait été au tour des livres de la bibliothèque (...). Les maisons d'édition qui faisaient partie du même groupe financier que le *Quotidien de la ville* – censuré – étaient poursuivies en justice et leurs livres interdits de séjour sur les rayons de la bibliothèque ». Ne se croirait-on pas à Saint-Prix (article en première page) !

Le succès d'un livre ne s'explique pas toujours par les

pseudo-scandales médiatiques organisés par son éditeur. Le bouche-à-oreille est la revanche du lecteur « d'en bas » sur l'industrie monolithique de l'édition désormais dominée par un groupe hégémonique. *Matin Brun* est publié par les Editions Cheyne, établies à Chambon-sur-Lignon, commune de la Haute-Loire célèbre pour avoir accueilli et protégé de nombreux enfants juifs pendant l'Occupation : décidément, on ne se refait pas... Contrairement à tant de produits de librairie, *Matin brun* nous parle de l'essentiel.

Plus de cent mille exemplaires déjà vendus, paraît-il, et ce n'est pas fini. Radio-France en a réalisé l'enregistrement par deux comédiens et le commercialise sur son site internet. L'auteur, l'éditeur, les comédiens et l'illustrateurs ont renoncé à tous bénéfices. Alors, ayez le réflexe de Pavloff ! En version papier (disponible en librairie pour 1 €) ou CD (id. pour 4,95 €), achetez-en à pleines poignées. Et offrez-les à vos amis, comme à ceux qui ont la mémoire trop courte ou de mauvaises idées en tête.

A

VOS



SOURIS !

Envie de plonger dans l'histoire et la littérature de la France ? La **Bibliothèque Nationale** vous offre ses trésors ([www.bnf.fr](http://www.bnf.fr)) via sa bibliothèque numérique Gallica. Des **centaines d'œuvres intégrales**, de Villon à Zola, sont consultables et téléchargeables gratuitement. **L'édition originale** du *Temps Retrouvé* ainsi que les manuscrits de Proust vous attendent également. Mais ne privez pas vos yeux des splendeurs

iconographiques mises en ligne. Ouvrez absolument l'une des soixante-sept galeries photo (1860 - 1925) de la **Médiathèque du patrimoine**. Et rendez-vous sans faute à la série des **manuscrits enluminés**. Des *Métamorphoses* d'Ovide, aux *Romans de la Table ronde* en passant par Bocace et Saint Augustin, les textes fondamentaux de notre civilisation ont été illustrés au Moyen Age par des enluminures dignes de devenir des fonds d'écran

exceptionnels pour votre ordinateur...



# Patrimoine : Il était une fois... Conte-Leu

Il était une fois un groupe de Saint-Loupiennes, qui, après une période de bénévolat autour de « l'heure du conte » à la bibliothèque de Saint-Leu, décida de créer l'Association « Conte-Leu », fin 1991.

Au nombre de neuf à l'origine, quatre conteuses finirent par se réunir plus particulièrement autour de ce projet. L'une est infirmière, l'autre mère au foyer, la troisième éducatrice de jeunes enfants, la quatrième orthoptiste. Toutes ont la passion de conter, de transmettre non seulement aux enfants, mais aussi aux adultes. Car le conte, «c'est aussi pour les adultes». Nos conteuses participent alors à des stages auprès d'acteurs et de conteurs professionnels et suivent la formation professionnelle dispensée par l'association CO-DEVOTA et l'Age d'Or. Elles désirent trouver l'inspiration de leur mise en scène dans des mondes divers : théâtre, musique, danse, *coaching* ...

Depuis cinq ans, Patricia Tronc, Axelle Berthod, Marie-Pierre Renaud et Marie-Christine Bravard vont, individuellement, d'école en école et préparent aussi, toutes ensemble, des spectacles destinés à un public plus âgé, sans jamais faire de publicité car elles n'en ont pas le temps. Elles ont tout juste enregistré en public, en 2002, un C.D artisanal pour garder une trace de leur travail, sans visée commerciale, puisqu'il n'est encore diffusé qu'aux personnes «de connaissance». De toute façon, le bouche à oreille leur assure un public grandissant (10 prestations par an après la création de l'Association, 52 en 2002) .

Chacune d'elles a son répertoire, lit beaucoup, fouille la littérature et lorsqu'une histoire suscite l'émotion, le travail de la conteuse commence. Elle se doit de passer d'un registre écrit à un registre oral et de construire son texte pour faire avancer l'action afin de soutenir l'attention de l'auditeur. Elle s'approprie oralement l'histoire originelle en

l'adaptant, la réécrivant si des détails mineurs viennent en alourdir la progression. Par-dessus tout, elle veut transmettre l'émotion.

Après cette phase de préparation, la conteuse se soumet au regard de ses « compagnes » : la critique est constructive et le



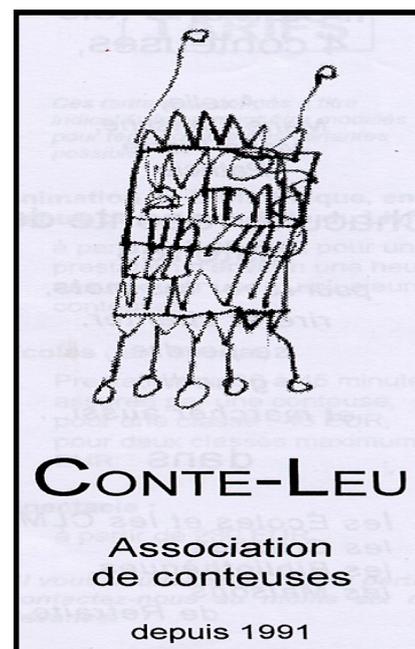
consensus s'établit face aux doutes de la mise en scène. Les répétitions ont lieu au moins une fois par semaine à la Maison pour Tous. Il faut bien ce temps-là pour préparer les spectacles. (Le Festival du Conte de CIBLE 95, tous les ans, par exemple). Elles sont particulièrement fières du travail accompli pendant deux ans, pour préparer leurs récitals sur Buzzati, Maupassant ou autres Contes de Gourmandise...

Elles savent que leur travail est différent de celui d'un acteur. Un conteuse écrit son texte elle-même et peut donc le modifier à tout instant, face à une réaction du public ou en écho à sa propre émotion. Elle écrit un monologue et n'a pour partenaire que ce public dont l'écoute, le silence ou l'agitation sont les répliques. D'ailleurs, elle ne veut pas raconter dans le noir car, alors c'en est fini de ce retour des réactions.

Chacune a son style, son « oralité », son « écriture orale » : la personnalité de la conteuse s'exprime à travers le ton, les mimiques, les accents, la voix, le jeu de scène. Les « racines », la culture provinciale de chacune nourrissent également le terreau individuel. Mais c'est bien ce qui fait toute la richesse de leur prestation à quatre.

Leur ambition : transmettre un patrimoine culturel qui reste, en 2003, toujours au goût des enfants et des adultes et le faire vivre au rythme des émotions. Leur projet : un nouveau spectacle pour adulte et peut-être, pour l'une d'entre elles, seule sur scène, une représentation inspirée de textes de Gorki. Les quatre inséparables compagnes voient en *Conte-Leu* un petit grain de folie dont elles ont besoin. A leurs débuts, en coulisse, elles s'amusaient tellement en écoutant la « copine » sur scène qu'elle gênaient le public ! Aujourd'hui, elles restent dans la salle, en s'efforçant au silence.

Cette joyeuse complicité, admettent-elles, rend d'ailleurs dif-



ficilement envisageable l'introduction d'un nouvel élément dans le groupe. Qu'importe ! Elles suffisent à notre plaisir...

**Marie-Claude LACOMBE**



# SIGNETS

Dossier  
Spécial

## CENSURE A LA BIBLIOTHEQUE DE SAINT-PRIX

La liberté de penser par soi-même est l'un des acquis les plus précieux de la démocratie. Les bibliothèques municipales jouent un rôle essentiel dans la mise en œuvre et la sauvegarde de ce droit fondamental. Grâce à elles, des millions de nos concitoyens, de tous âges et de toutes conditions sociales, ont accès à la culture et à l'information. C'est pourquoi, quelle qu'en soit la motivation, la mesure prise par le maire de Saint-Prix nous a semblé à la fois injuste et dangereuse. Certains ont pu penser que nous en faisons trop à propos de cette « petite » censure.

Nous avons jugé utile de rassembler ici les principaux éléments de cette affaire : lettre du maire de St-Prix, Appel de notre association, articles de la presse régionale et nationale, signatures prestigieuses pour notre pétition. Pour des raisons de lisibilité et de mise en page, nous ne reproduisons pas les originaux de ces divers éléments mais, bien entendu, nous en conservons le texte intégral.

### MAIRIE DE SAINT-PRIX

(95390)

Le 15 novembre 2002

Téléphone 01 34 27 44 44

INFORMATION AUX UTILISATEURS

Télécopie 01 39 59 37 73

DE LA BIBLIOTHEQUE

Les livres des éditions CALMANN-LEVY sont momentanément retirés de la Bibliothèque en signe de protestation par rapport à la publication par cet éditeur d'un livre de Monsieur Patrick HENRY.

La Ville de Saint-Prix s'offusque que l'on puisse faire une opération commerciale sur un tel sujet.

Nous espérons pouvoir remettre l'ensemble des ouvrages CALMANN-LEVY à votre disposition, sauf bien entendu le livre de Monsieur Patrick HENRY, si les éditions CALMANN-LEVY annoncent que le bénéfice issu de la vente de ce livre sera reversé aux associations à caractère caritatif.

Conscient de la gêne que cette décision peut vous occasionner et comptant sur votre compréhension, je souhaite que les éditions CALMANN-LEVY donne rapidement une suite favorable à cette demande.

**Jean-Pierre ENJALBERT**  
Maire de Saint-Prix  
Conseiller Général du Val d'Oise



# SIGNETS

Edition  
Spéciale

BULLETIN DES AMIS DE LA BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE ALBERT COHEN

## APPEL POUR LE RETABLISSEMENT DU FONCTIONNEMENT NORMAL DE LA BIBLIOTHEQUE DE SAINT-PRIX

Monsieur Enjalbert, Conseiller Général et maire de Saint-Prix, a fait procéder il y a quelques jours au *retrait* des rayonnages de la bibliothèque municipale Alexandra David-Neel de *tous les ouvrages des éditions Calmann-Lévy*. Par une lettre datée du 15 novembre 2002 destinée aux « *utilisateurs* » de la bibliothèque, il présente sa décision comme *un signe de protestation par rapport à la publication par cet éditeur d'un livre de Monsieur Patrick Henry*. Avant de remettre l'ensemble de ces ouvrages à la disposition des lecteurs, il demande à l'éditeur d'annoncer que *le bénéfice issu de la vente de ce livre sera reversé aux associations à caractère caritatif*. (1)

Le bureau de notre association, réuni samedi 23 novembre, tient à exprimer *sa plus vive réprobation* face à cette décision autoritaire et unilatérale dont la presse locale et régionale a aussitôt rendu compte en bonne place. L'initiative de Mr Enjalbert peut sembler inspirée par la *volonté d'exploiter médiatiquement la légitime émotion* provoquée par le comportement récent de Patrick Henry — que nous réprouvons, bien entendu, tout en nous associant à la douleur de la famille du petit Philippe Bertrand.

La question des droits d'auteur relatifs à des livres de cette nature pose *un problème moral indéniable*. A ce titre, elle mérite un débat que tout citoyen et tout élu est en droit de lancer sans procéder, pour autant, à un coup de force. La *mesure globale* prise par le maire de Saint-Prix nous semble créer un *dangereux précédent*. Que restera-t-il dans nos bibliothèques d'ici quelques mois si chaque maire s'arroge un tel pouvoir de *censure* ? *Rien ne garantit que, demain, à Saint-Prix et partout en France, d'autres éditeurs ne subiront pas la même mise à l'index*. Va-t-on voir se reconstituer, dans les bibliothèques, ces lieux que l'on appelait *Enfer* et où l'on entreposait autrefois les livres interdits au public ?

Même *momentané*, ce retrait s'inscrit dans un environnement marqué, depuis septembre, par la *multiplication de telles affaires*. Aux cas « *Rose Bonbon* » et « *Il entrerait dans la légende* » (2) a succédé le procès Houellebecq (3). Les demandes d'interdiction ou de condamnation émanent d'associations et de personnalités les plus diverses. La plupart du temps, elles offrent finalement aux auteurs et éditeurs mis en question *une publicité fort appréciée* ! Là réside d'ailleurs la *dimension perverse de cet engrenage*.

*Plus que Patrick Henry et son éditeur, ce sont avant tout les lecteurs de Saint-Prix qui sont sanctionnés par leur maire et privés de plusieurs dizaines d'ouvrages !* Ne pas réagir aujourd'hui, c'est prendre le risque, demain, de voir se mettre en place, insidieusement, *par l'exploitation de faits divers sordides*, un état semblable à celui décrit dans la précieuse nouvelle *Matin Brun* de Franck Pavloff (Cheyne Editeur) disponible actuellement en librairie. Un court récit où l'on peut lire : « *Après, ça avait été au tour des livres de la bibliothèque (...) Les maisons d'édition qui faisaient partie du même groupe financier que le Quotidien de la ville [interdit] étaient poursuivies en justice et leurs livres interdits de séjour sur les rayons de la bibliothèque* (p.5). Un récit que nous recommandons à tous. Et que nous adressons dès aujourd'hui à Monsieur Enjalbert en le priant instamment de *renoncer à sa « fausse bonne idée humanitaire »*.

- Le 23 novembre 2002 -

Les Amis de la Bibliothèque Municipale Albert Cohen (Saint-Leu-la-Forêt)

- (1) Lettre disponible à la bibliothèque de Saint-Prix
- (2) Deux romans contre lesquels des associations de protection de l'enfance ont déposé plainte
- (3) Procès pour ses propos sur la religion musulmane

# Enjalbert dans le collimateur

Jean-Pierre Enjalbert, maire de Saint-Prix, ne se fait pas que des amis. En prenant la décision de retirer de la bibliothèque municipale l'ensemble des ouvrages publiés par l'éditeur de Patrick Henry, l'édile s'attire les foudres des "Amis de la Bibliothèque Albert-Cohen".

La mesure avait de grandes chances d'être mal perçue. Jean-Pierre Enjalbert s'en doutait. Mais qu'importe, il avait sa conscience pour lui. Lorsqu'il a décidé de faire retirer de la bibliothèque de Saint-Prix l'ensemble des ouvrages publiés par Calmann-Lévy, l'éditeur du livre de Patrick Henry, le maire de la commune comptait bien afficher avec force sa désapprobation. Son ire était toute entière dirigée contre l'exploitation commerciale et spectaculaire du témoignage-choc de Patrick Henry, l'assassin du petit Philippe Bertrand.

## LA RÉPONSE DU BERGER A LA BERGÈRE

En mettant le feu aux poudres, l'édile saint-prissien s'attendait sans nul doute à un retour de flamme. Et effectivement, entre Saint-Leu et

Saint-Prix, le torchon brûle. La réplique vient donc de la commune voisine. Elle est issue de l'association des « Amis de la bibliothèque municipale Albert-Cohen ». *L'association exprime sa plus vive réprobation après la décision du maire de Saint-Prix de faire retirer de la bibliothèque David-Neel l'ensemble des ouvrages de l'éditeur Calmann-Lévy, soit plusieurs dizaines de livres. Le légitime débat autour des droits d'auteur de Patrick Henry ne saurait justifier un tel coup de force qui crée un dangereux précédent. Rien ne garantit désormais que, demain, partout en France, d'autres éditeurs ne subiront pas la même mise à l'index.*

Récusant le pouvoir de censure que s'est arrogé Jean-Pierre Enjalbert, l'association des amis de la bibliothèque Cohen s'inquiète du destin des bibliothèques en général. Une

interrogation certes légitime mais qui ne doit pas occulter le sens profond de l'action du maire de Saint-Prix. Provoquer un électrochoc. Et susciter une réflexion sur les dérives de cette société du spectacles dans laquelle le sensationnel prend le pas sur la décence, notion épineuse s'il en est. En résumé, le maire de Saint-Prix ne se présente pas comme un partisan de la censure. Mais le cas de conscience l'a contraint à trancher. Quitte à déchaîner les cris d'orfraie.

Semant le vent, Enjalbert récolte la tempête. Mais au passage, il atteint son objectif, en réconciliant la politique avec les questions morales. Et en les portant sur la place publique.

Jacques-Olivier Bénesse

## Val-d'Oise : un maire censure Patrick Henry et Calmann-Lévy

La bibliothèque municipale retire les livres de l'éditeur pour protester contre la parution d'«Avez-vous à le regretter ?».

Jean-Pierre Enjalbert, maire UMP de Saint-Prix (Val-d'Oise), vient d'inventer une nouvelle forme de «manifestation» (c'est son terme) : le boycott pur et simple d'un éditeur. Le mois dernier, il a exigé de la bibliothèque municipale qu'elle enlève de ses rayons tous les ouvrages de Calmann-Lévy. La raison : une «réaction de dégoût» du maire face à la publication par l'éditeur d'«Avez-vous à le regretter ? de Patrick Henry, condamné pour l'enlèvement et le meurtre d'un enfant en 1977. Exit, donc, la centaine de livres siglés Calmann-Lévy, sur un total d'environ 1 200. Enjalbert a mis deux conditions à leur retour à la bibliothèque: «Que les droits du livre de Patrick Henry soient reversés à une association de défense de l'enfance, et que la loi soit modifiée de telle sorte qu'un criminel ne puisse plus toucher d'argent avec le récit de ses méfaits (1)».

«Infléchissement». Cet oukase a fait réagir jusque dans les rangs de

l'UMP. Des collègues d'Enjalbert lui ont fait savoir que sa «manifestation» n'était sans doute pas la manière la plus fine d'exprimer son indignation. «J'ai peut-être été maladroit, et je peux comprendre que certains aient interprété mon geste comme une censure», admet aujourd'hui l' élu qui, du coup, a légèrement infléchi sa stratégie. «En fin d'année, les livres seront remis en rayon, mais si les titres concernés ont été publiés chez d'autres éditeurs, nous privilégierons ces derniers.»

De son côté, l'Association des bibliothécaires français (ABF) ne cache pas sa préoccupation. «Des cas de ce genre, nous en recensons régulièrement, rapporte Jean-François Jacques, son secrétaire général. Des maires imposent le retrait ou l'ajout de certains livres ou publications, en particulier dans la littérature jeunesse. Ces affaires deviennent rarement publiques car les bibliothécaires ont, en tant que fonctionnaires, un devoir de réserve.» En conséquence, l'ABF voudrait voir repris dans un texte législa-

tif un code de déontologie qui établirait le choix indépendant des bibliothécaires.

**Profil bas.** Chez Calmann-Lévy (groupe Hachette), où l'on affirme tout ignorer du boycott de Saint-Prix, c'est profil bas. «Nous avons reçu beaucoup de courrier de protestation, parfois de menace. Mais tout éditeur connaît ce genre de désagrément, cela ne modifiera en rien notre attitude», dit Ronald Blunden, directeur éditorial qui vient de remplacer Marc Grinsztajn (parti aux éditions La Martinière). 21 000 exemplaires du livre de Patrick Henry ont été mis en place, et l'affaire ne se présente pas comme un grand succès. «Il est peu probable que l'ouvrage génère des profits, donc la question du reversement des éventuels bénéfices à des associations ne se pose pas.»

Edouard LAUNET

(1) Deux parlementaires ont annoncé des initiatives en ce sens.

# Calmann-Lévy censuré par le maire de Saint-Prix pour cause de Patrick Henry

Les livres de Calmann-Lévy, éditeur de Patrick Henry, sont mis à l'index. Polémiques et réactions.

Décidément le livre de Patrick Henry *Avez-vous à le regretter ?* sème la discorde. A Saint-Prix, le maire et conseiller du Val d'Oise Jean-Pierre Enjalbert vient de faire retirer de la bibliothèque municipale tous les livres de son éditeur, Calmann-Lévy, « en signe de protestation ». Il « s'offusque que l'on puisse faire une opération commerciale [...] à partir d'un crime pour lequel l'auteur a été condamné à perpétuité et dont la nature heurte la conscience universelle ». Dans une lettre envoyée aux utilisateurs de la bibliothèque qui possède 17000 livres et 800 lecteurs inscrits sur 6500 habitants, on peut lire : « Nous espérons pouvoir remettre l'ensemble des ouvrages de Calmann-Lévy [plusieurs dizaines d'ouvrages ont été retirés des rayons et remisés dans un carton] sauf bien entendu le livre de monsieur Patrick Henry, si l'éditeur annonce que le bénéfice issu de la vente de ce livre sera reversé aux associations à caractère caritatif.

« **Provoquer un électrochoc** ». Le maire ne s'est pas contenté de censurer les livres de l'éditeur, il veut « provoquer un électro-choc », selon le journal local, *La Gazette du Val*

d'Oise, et « susciter une réflexion sur les dérives de cette société de spectacle ». Il a envoyé une pétition à signer aux maires des communes voisines pour boycotter le livre et l'éditeur et modifier la loi.

Mais les habitants ne l'entendent pas de cette oreille. L'association des **Amis de la bibliothèque** de la ville voisine de Saint-Leu publie de son côté un « **Appel pour le rétablissement du fonctionnement normal de la bibliothèque de Saint-Prix** » et exprime « sa plus vive réprobation face à cette décision autoritaire et unilatérale dont la presse locale et régionale a aussitôt rendu compte en bonne place ». L'association ne nie pas que la question des droits d'auteur relatifs à des livres de cette nature « pose un problème moral indéniable » et « qu'elle mérite débat » mais estime que ce « coup de force » et cette « mesure globale » prise par le maire de Saint-Prix sont un « dangereux précédent ». « Que restera-t-il dans nos bibliothèques d'ici quelques mois, dit le communiqué, si chaque maire s'arroge un tel pouvoir de censure ? Rien ne garantit que demain à Saint-Prix et partout en France d'autres éditeurs ne subiront pas la même mise à l'index ». L'asso-

ciation s'émeut d'autant plus que fleurissent actuellement d'autres demandes d'interdiction ou de condamnation de livres (*Rose bonbon*) ou d'auteurs (Houellebecq). « *La plupart du temps, dit le communiqué, ces affaires offrent finalement aux auteurs et aux éditeurs mis en question une publicité fort appréciée. Là réside d'ailleurs la dimension perverse de cet engrenage.*

**Pétition.** Pour l'association, ne pas réagir aujourd'hui, c'est prendre le risque demain de voir se mettre en place, insidieusement, par l'exploitation de faits divers sordides, un état semblable à celui décrit dans la nouvelle *Matin brun* de Franck Pavloff : « *Après, ça été au tour des livres de la bibliothèque. Les maisons d'édition qui faisaient partie du même groupe financier que le Quotidien de la ville (censuré) étaient poursuivies en justice et leurs livres interdits de séjour sur les rayons de la bibliothèque.* » Au collège de Saint-Prix, une pétition signée par une quarantaine d'enseignants vient d'être envoyée au maire pour qu'il renonce « à sa fausse idée humanitaire ».

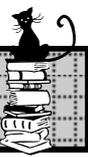
Laurence Santantonios

## APPEL POUR LE RETABLISSEMENT DU FONCTIONNEMENT NORMAL DE LA BIBLIOTHEQUE DE SAINT-PRIX

Des signatures prestigieuses !

Contactés lors du dernier jour du Salon du Polar, à Montigny, les plus grands noms du roman policier français contemporains présents au Salon, nous ont témoigné leur soutien et signé notre pétition : **Didier DAENINCKX, Alain DEMOUZON, Patrick RAYNAL, Romain SLOCOMBE, Jean-Hughes OPPEL, Michel LEYDIER...**





## La vie littéraire avec Laurent Perreaux

Laurent Perreaux est intervenu deux fois à la bibliothèque. D'abord pour commémorer le bicentenaire de la naissance d'**Alexandre Dumas** lors d'une **Conférence littéraire**. Mais rien ne ressemblait moins à une conférence que l'exposé qu'il nous fit du père des Mousquetaires. Il interpella immédiatement la vingtaine de participants présents sur la légitimité ou non de l'entrée au Panthéon de cet écrivain si populaire mais si controversé dans les milieux littéraires. C'est avec brio et panache que Laurent Perreaux nous en fit un portrait animé par la passion. A la fois comédien et animateur, il a su conquérir le public, le faire participer par des interrogations judicieuses tout en faisant découvrir ou redécouvrir le personnage qu'était Alexandre Dumas.



On l'aura compris, le terme de conférence n'était donc pas pertinent. D'autant qu'il pouvait en rebuter certains. Nous avons donc décidé d'appeler **Café littéraire** sa deuxième intervention. Une trentaine de personnes se sont réunies à Claire Fontaine avec boissons et bougies d'ambiance autour de la rentrée littéraire et de ses prix. Laurent Perreaux a introduit le sujet par des considérations générales sur les conditions d'attribution des prix, sans se priver de critiquer une publicité tapageuse qui peut conduire à une certaine désinformation. Il est parfois difficile de prendre parti et Laurent Perreaux prend ce risque. Il aime moyennement Quignard, prix Goncourt pour un ouvrage qui n'est pas un roman et le dernier Yasmina Khadra, « *Les hirondelles de Kaboul* ». Mais il parle avec fougue de Philippe Roth pour « *La tâche* » ou d'anciens prix Goncourt plus appréciés. Partisan donc, Laurent Perreaux a su soulever un débat vif et fructueux. Animateur né, il sait mettre la littérature à la portée de tous et faire partager ses passions. Ses rencontres sont chaleureuses, mêlées d'un vrai

plaisir. Il n'est pas utile de lire beaucoup, de connaître parfaitement un auteur pour suivre l'exposé. Il sait faire découvrir un écrivain et révéler l'essentiel de ses textes.

## Club lecture François Cheng par Marie-Françoise Vaçulik

Autre personnalité, autre forme. Marie-Françoise Vaçulik, professeur de lettres d'une grande érudition, s'est passionnée pour l'œuvre de François Cheng, élu à l'académie française en juin 2002. Dans le cadre du club lecture, nous avons conseillé la lecture de « *L'éternité n'est pas de trop* ». Une vingtaine de personnes ont suivi un exposé passionnant sur cet écrivain d'origine chinoise écrivant dans le français le plus pur. Ce fut une étude fine et profonde d'une œuvre « *L'éternité n'est pas de trop* », un roman très facile à lire, qui peut être apprécié à différents niveaux. Certains ont même pensé qu'il s'agissait d'un roman pour adolescents. Marie-Françoise Vaçulik a décrypté ce qu'il y a d'universel dans le sujet traité et a démontré que l'écriture par sa concision, sa précision et son dépouillement reflétait la pensée essentielle et l'érudition de François Cheng (cf ci-dessous). Deux approches différentes de la littérature qui savent **mettre en relation les lecteurs avec les œuvres, donner envie de lire, faire partager le plaisir d'une même passion**. Nous souhaitons que le cercle des participants s'élargisse notamment auprès des adolescents mais aussi de tous les lecteurs potentiels.

Nelly BERNARD

Directrice de la Bibliothèque

La prochaine **Animation littéraire** par Laurent Perreaux portera sur **Stefan Zweig, le samedi 25 janvier 2003 à 17 h 30 à la bibliothèque. Le prochain Club lecture sera consacré à Madame Geneviève de Gaulle-Anthonioz présentée par Marie-Françoise Vaçulik, le samedi 1<sup>er</sup> février 2003 à 18 h (lieu à déterminer).**

## FRANÇOIS CHENG ou LA LONGUE PATIENCE

La notoriété de François Cheng est récente ; depuis 1998, trois distinctions ont attiré l'attention sur la personne et l'œuvre de cet écrivain. Elles sont la reconnaissance d'une

histoire intellectuelle et artistique fondée sur l'humilité et la patience. Dès sa naissance en 1929, il est ballotté d'un lieu à un autre, confronté aux fureurs de la guerre sino-japonaise, puis de la guerre civile entre nationalistes et communistes. En 1949, année où les communistes prennent le pouvoir, il obtient une bourse de l'UNESCO et part à Paris où il apprend le français. Après bien des déboires et à force de volonté, il entame une carrière d'universitaire en 1974. De 1977 à 2002, il accomplit une œuvre substantielle – calligraphie et peinture, poésie et roman – à laquelle s'ajoutent des traductions. Le 13 juin 2002, il est élu à l'Académie Française ; cette entrée consacre un écrivain d'origine asiatique qui, par la langue et l'écriture, a voulu favoriser les échanges entre deux cultures. Il a lui-même souligné la portée symbolique de son état civil : chinois de naissance, il a gardé son nom ; français d'adoption, il a choisi le prénom d'un mystique qui « exalte la nature, le vivant, l'eau, le feu » et chez qui il trouve « une résonance chinoise ». A ce jour, François Cheng a publié **Le dit et l'éternité n'est pas de trop**.



L'un et l'autre correspondent à une même démarche : chercher à éclairer certains aspects de l'être humain en soulignant leurs constantes d'une époque à une autre ; affirmer que ni le temps ni l'espace ne peuvent séparer ceux qui se sont aimés d'amitié et d'amour. *L'éternité n'est pas de trop* peut être lue comme le récit pathétique et poétique de l'amour absolu qui brûle toujours le cœur de deux adultes – *Dao-Sheng* et *Lan-Ying* – restés adolescents. En effet, le caractère fortuit de la ren-

Cependant, les interdits ne tiennent pas seulement à la personnalité de *Dao-Sheng* et de *Lan-Ying* ; ils sont aussi significatifs d'une société très hiérarchisée et très brutale : le rebelle s'expose à de terribles châtiments, la femme est promise à une longue servitude.

Plus profondément, François Cheng suggère que l'amour est une initiation à la patience et une quête de la sublimation fondée sur la pensée chinoise, plus précisément taoïste. Entre le premier regard et le

retour de *Dao-Sheng* à Bai-He où réside *Dame Ying*, trente ans ont passé. La rencontre désirée secrètement par l'un et l'autre s'étend sur plusieurs années dont l'écrivain souligne la durée par la métaphore des cercles concentriques (espaces publics, espaces privés, de plus en plus proches de l'être aimé). La présence toujours différée s'explique par la tradition taoïste où Nature et Êtres humains sont intimement liés. Ainsi, la nature est le lieu de méditations sur le monde et soi-même, l'expres-

sion de la beauté féminine comme l'indiquent ces éléments : le ciel, les étoiles, la lune, la flore. Enfin, grâce à la distance établie entre leurs corps, la femme et l'homme accèdent à l'Infini. *Dao-Sheng* a compris le message de *Lan-Ying* : le détachement est nécessaire pour atteindre à la vérité de l'amour. Aussi, il peut pénétrer dans le lieu symbolique de la spiritualité : la montagne qui relie la Terre et le Ciel.

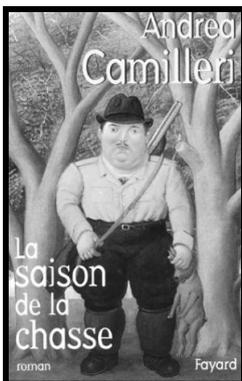
Marie-Françoise VAÇULIK

## La chronique de Gérard Breton



### A propos de STYLE et de TRADUCTION

**A**ndrea Camilleri, écrivain sicilien, né en 1925 est surtout connu pour son œuvre policière, le commissaire Montalbano entre autre. L'évocation d'une société différente est toujours intéressante à notre époque de conformisme. En outre l'auteur a écrit dans un « dialecte » sicilien cultivé, qui a parfois nécessité un glossaire à usage du lecteur italien continental. Il a fallu conserver cette forme, qui fait toute la saveur de l'œuvre, dans la traduction française, ce qui donne un texte grammaticalement non académique avec l'emploi de mots méditerranéens.



Le résultat est agréable et présente une ouverture sur une autre culture. Ce type d'ouvrage met en évidence la difficulté d'une bonne traduction devant respecter non seulement les faits, ce qui est relativement facile, mais aussi l'esprit de l'œuvre sans la banaliser ni la déformer.

### ELOGE DE LA DESINVOLTURE

#### Petit Traité de toutes Vérités sur l'Existence

Fred Vargas, Éd. Viviane Hamy.

**F**red Vargas est un écrivain de roman policier ( le féminin d'écrivain n'a pas encore été inventé ni voté par l'Assemblée nationale, mais elles existent. ) . En complément de ses romans policiers, à lire impérativement, ( voir liste à la bibliothèque ), elle a établi (en 105 pages ) un « traité définitif sur toutes les vérités de l'existence ». Outre la valeur philosophique, scientifique, sociologique, géographique et familiale de cet ouvrage, on se trouve en présence d'une écriture d'une forme parlée, triviale et exubérante. C'est un exemple rare dans notre littérature contemporaine oscillant souvent entre poncif et vulgarité. [ Désinvolture : attitude de légèreté et de liberté. - Trivial : simple, ordinaire ]

#### POUR LES JEUNES

**Hypnose en Californie**  
Madeleine Vincent,  
Ed. Le manuscrit.

**C**et ouvrage, évoquant à travers une forme de rêve une série d'images de la Californie du siècle passé vue par un jeune émigré français, peut intéresser les jeunes, car il est court, écrit en petits paragraphes dans un fran-

çais moderne. Peut être une alternative dans la littérature traditionnelle pour adolescent.

Gérard BRETON

## Paroles de (jeunes) poètes

#### L'arc et la faux

La Mort et l'Amour,  
Toutes deux cruelles et douces,  
Ne font souffrir que pour le plaisir  
Elles frappent n'importe où  
Blessent n'importe quand.  
Cupidon a l'arc  
La Mort a la faux  
Et chacun leur paie l'impôt...

Clément PAINSET (15 ans)



#### L'hiver

L'hiver permet de découvrir  
Des froids amers, la glace  
Dont on ne se lasse



Et puis, que sais-je  
De la neige qui tombe des toits ?  
M. D. (13 ans)



Les Coups de cœur de nos lecteurs ne concernent pas seulement des livres aimés. Ils prennent aussi la forme de textes très personnels. En voici un que nous publions avec plaisir et émotion

## IL ETAIT UNE FOIS

Il était une fois une petite fille, une toute petite fille qui voulait rester une toute petite fille, toute sa vie... Et pourtant, la petite fille a grandi, les années ont passé. On n'arrête pas le fil du temps...

Elle ne supportait pas de voir son corps changer, s'arrondir... peut-être un peu trop... Elle se mit à le détester. Mais, on n'arrête pas le fil du temps... Son image dans la glace, elle la maudissait, elle la rejetait, son nouveau corps la dégoûtait. Mais, qu'y faire ? On n'arrête pas le fil du temps...

Dans le miroir, elle ne supportait même plus son visage, affreux. Elle le fixait, se mettait à loucher, à grimacer. Il se modifiait, elle le haïssait... Seuls ses yeux brillaient. Mais, on n'arrête pas le fil du temps...

Mal dans sa peau, mal dans son corps, mal dans sa vie, tout lui faisait

mal. Le regard des autres, son propre regard... A quoi bon vivre si on ne se plaît pas, si on ne plaît à personne, si personne ne vous aime?



Des critiques à propos de son corps, elle en a entendu. Elle s'aimait de moins en moins. Elle n'était pas belle, elle ne plaisait pas à sa mère. Elle ne lui offrait pas l'image qu'elle attendait.

Après tout, une fille, ce n'est qu'une fille, une future mère, la génitrice, celle qui donne un jour la vie pour continuer la chaîne infernale et sans fin. On ne la considérait même pas comme une future femme, une femme qui pourrait un jour séduire... Mais qui pourrait-elle bien séduire, avec un tel corps ? Qui s'intéresserait à elle ? La petite fille a grandi, elle a vieilli. On n'arrête pas le fil du temps...

Elle n'a toujours pas accepté l'image de son corps et elle ne l'acceptera jamais. On ne peut pas modifier l'image que l'on a de soi. Le temps qui file n'y change rien. Où est donc tapie la petite fille qui ne voulait pas grandir ? Quelque part dans la mémoire de celle qui a vieilli, qui ne l'oubliera jamais et qui ne la reniera jamais. Il était une fois... On n'arrête pas le fil du temps.

**Michèle SAUFFROY - PARET**

## Perles savantes...

Une lectrice de Saint-Prix, professeur de mathématiques, nous adresse les deux énoncés suivants.

Un collier s'est brisé au cours d'ébats amoureux.

Un rang de perles s'en est alors échappé.

Le sixième d'entre elles sur le sol est tombé.

Le cinquième sur la couche est resté.

Le tiers par la jeune femme en a été sauvé.

Le dixième a été retenu par le bien-aimé.

Et six perles aux cordons sont restées attachées.

Dis-moi combien de perles comptait le collier des bienheureux.

**Problème tiré de Lîlâvati ,**

**célèbre traité indien de mathématiques en forme de poèmes, de Bhâskarâchârya (1150)**

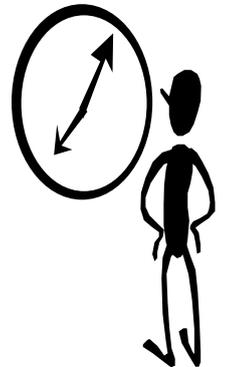


Note de la rédaction de *Signets* :

Que ceux qui trouvent la solution nous l'envoient !

## Le quart d'heure de bon temps

L'homme, dont la vie entière  
Est de quatre-vingt-seize ans,  
Dort le tiers de sa carrière,  
C'est juste trente-deux ans.  
Ajoutons pour maladie,  
Procès, voyages, accidents  
Au moins un quart de la vie,  
C'est encore deux fois douze ans.



Par jours deux heures d'études  
Ou de travaux- font huit ans,  
Noirs chagrins, inquiétudes-  
Pour le double font seize ans.  
Pour affaires qu'on projette  
Demi-heure, - encore deux ans.  
Cinq quarts d'heures de toilette :  
Barbe et caetera - cinq ans.  
Par jour pour manger et boire  
Deux heures font bien huit ans.  
Cela porte le mémoire  
Jusqu'à quatre-vingt-quinze ans.  
Reste encore un an pour faire  
Ce qu'oiseaux font au printemps.  
Par jour l'homme a donc sur terre  
Un quart d'heure de bon temps

**Nicolas Boileau**



**Notre association a publié, en 2002, *Les clémentines poussent aussi à Saint-Leu, une enfance saint-loupienne*. De nombreux lecteurs ont déjà emprunté à la bibliothèque ce récit précieux et fort bien écrit. Signés est heureux de publier ce joli billet de Clémentine, son auteur.**

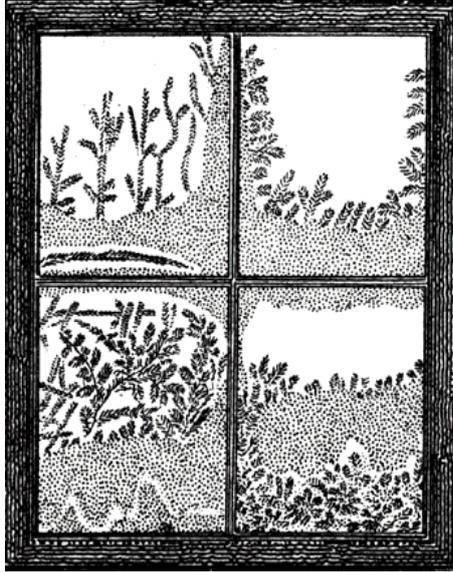
## Sourire en décembre ?

Un 22 décembre ! Solstice d'hiver ! Quelle tristesse, ces jours... Le ciel, s'entête, opiniâtrement, à nous écraser de sa noirceur. On dirait qu'une chape de plomb élit domicile au-dessus de nos têtes, s'y incruste, en terrain conquis, tandis que la terre même s'obstine dans son engourdissement, indifférente aux jours rétrécis et aux nuits sans fin, coulant comme une mer étale.

Chut ! il n'est plus temps de montrer le bout de votre nez, chers bourgeons naguère audacieux. Vous êtes, comment dirais-je, anesthésiés pour un temps. C'est comme cela ! Le Ciel vous l'ordonne : « Défense de vous manifester, c'est compris ? » « Oui, c'est bien entendu, nous ne soufflerons mot, promis ! ». Alors voici, je contemple, morose, ce jardin endormi sous la pluie. « Jardin sous la pluie ». Merci, Monsieur Debussy. Nous rendons grâce à votre très grand talent d'avoir su transformer cette tristesse apparente en quelques portées musicales d'une gaieté poétique infinie.

Je tente de me faire une raison et m'interdis d'incriminer Dame Nature quant à ses caprices. Tout compte fait, l'alternance des saisons ne saurait dépendre que de la Grande Loi Di-

vine. Nous le savons bien, humains, mais, ingrats que nous sommes, nous râtons ! ... Peut-être est-ce pour cela que le Ciel



se venge ??

Soudain, une torpeur m'envahit. Quelques minutes de sieste me seraient-elles salutaires ? Paresseuse, va... Tans pis, mais alors, volets fermés. Ce sera une excuse pour m'enfoncer un peu plus dans un néant provisoire et bienfaisant. Je cherche à imaginer la forme du nuage sur lequel je flotterai pendant ces instants. Difficile ! Et je sombre... Quel bien-être ! Oublier... Tout oublier ! Mais, oublier quoi, au juste ? Que je suis vivante ? Injustice... Je ne sais plus qui a dit : « La vie ne vaut rien, mais rien ne vaut la

vie ». Sans doute, est-ce cette sage pensée qui me réveille. Je m'apprête à retrouver mes nuages, les vrais, cette fois. J'ouvre les volets et... miracle, un soleil éblouissant m'aveugle. Je n'en crois pas mes yeux, Réverais-je encore ? Non, c'est bien lui, l'astre suprême, dans toute sa splendeur, qui me sourit, effaçant la noirceur du ciel et de mon cœur. Comme les Égyptiens étaient sages de l'avoir élu Maître du Ciel.

Alors, je m'étire longuement. Je m'offre à lui. N'est-ce pas la moindre des choses ? Que faire encore ? Peut-être bien lui sourire ? Oui, je lui souris, comme à l'ami retrouvé et il me répond. Et je me prends à méditer sur la puissance du sourire. On a tant écrit sur le sourire. Mais on n'a rien fait ! Rien... ou presque ! Regardez les gens dans le métro. Qui sourit ? Ouvrez votre main et comptez sur vos doigts. Ce sera vite fait. Et pourtant, quel geste gratuit !

Alors justement, dans le métro... ou ailleurs, il suffirait peut-être d'essayer. Il n'est pas impossible que ce miracle du « sourire de décembre » se reproduise. De décembre ou de n'importe quand, n'importe où. Essayons, si vous le voulez. A un sourire répond un autre sourire. Serait-ce un premier pas vers la paix ?

## CINEMA



*Une jeune fille d'origine indienne veut devenir footballeuse professionnelle. Elle doit affronter le refus sans concession de ses parents, qui cherchent à la marier et à la conserver dans le cercle communautaire. Une version originale et réjouissante de l'éternel conflit entre la tradition et la modernité, entre l'individu et son clan. Une subtile et joyeuse leçon d'humanisme, de couleurs, de rires et de larmes. Un film à voir en famille !*

**JOUE LA COMME BECKHAM  
DE GURINDER CHADHA  
ANGLETERRE 2002**

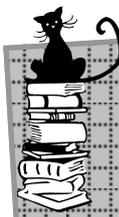


## A vos plumes !

*Amis lecteurs,*



*Vous aimez particulièrement un livre ? Vous rédigez des poèmes ou des nouvelles ? Vous souhaitez raconter une anecdote, un souvenir en rapport avec Saint-Leu ? Écrivez-nous ! Nous publierons votre*



# SIGNETS

BULLETIN DES AMIS DE LA BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE ALBERT COHEN

## Concours de Nouvelles « A la manière de ... »

inspirées par la phrase de Victor Hugo :

« Ami, vous revenez d'un de ces longs voyages qui nous font vieillir vite  
et nous changent en sages au sortir du berceau »

Organisé par :

La Librairie  
A la Page 2001

Comité  
Hugo/2002

La bibliothèque Municipale  
Albert Cohen

La ville de  
Saint-Leu

\*

### 1er Prix de la Nouvelle

#### **Le passage de l'ancre** - Véronique Poisson -

L'ancre du bateau était recouverte d'un lichen couleur céladon. Elle avait pris au fil du temps et de son immobilité dans l'eau croupie une forme de rhizome. Selon l'imagination et le regard des observateurs, elle revêtait une multitude de formes : une fontaine de Versailles, deux corps enlacés, une otarie à la gueule béante... Pour A-Yin et pour lui seul, c'était un crabe de delta: une espèce inconnue en France qui fructifiait dans les eaux du fleuve Ou de la province du Zhejiang dont il était originaire.

Un loup de mer passa devant la jetée où l'ancre était statufiée. Il s'adressa à A-Yin dans une langue inconnue qui le laissa de marbre. Le marin renchérit en français : « Vous n'êtes pas vietnamien ? » « Je suis chinois. » « J'me débrouille en vietnamien mais en chinois, j'sais pas ! s'exclama le loup de mer. Les sensations d'A-Yin - la représentation de l'ancre comme un crabe du delta qui faisait que ce moment était unique et que cette ancre lui appartenait à jamais - emplissait le silence, son silence. Le marin le heurta de nouveau : « Cette ancre date de l'époque des Pirates ! Une vieillerie mise là pour les touristes !

L'agitation de la criée montait à coup de sirènes et par éclats de haut-parleurs. A-Yin et le loup de mer se dirigèrent vers la foule et s'y fondirent. Les odeurs du poisson et l'arrivée de la tempête en

ce premier jour d'hiver évoquaient à A-Yin la rive ; celle, située de l'autre côté de la mer, il ne cessait de la convoiter. De l'autre côté de l'horizon infini, se trouvait la mer de Chine qu'il avait quittée il y a cinq ans. Rien d'autre ne le faisait plus rêver de la rive que le port et de son ancre. Cinq années venaient de s'écouler, un presque rien en comparaison des dix années précédentes où il avait rêvé d'ailleurs. *Ailleurs*, un jour, prit un sens, une direction : la France. Ce jour-là, il décida de quitter la Chine pour Paris ; c'était un jour, pourtant, comme les autres : sans lune rousse, sans rencontre, sans mer. Il la découvrit bien différente de son désir. Les premiers mois le marquèrent à jamais avec une série de passages à gué: l'atterrissage à Copenhague, l'arrivée en camion en Allemagne, le passage de la frontière française en voiture, l'arrestation, la prison, la libération et Paris.

En ce premier jour d'hiver, il se souvenait de cette arrivée et pressentait également son retour - de l'autre côté de la rive. L'ancre marine était devenue indispensable car elle lui offrait la représentation du crabe, du fleuve Ou et des fragments de son enfance : il se baignait en catimini sans être vu par ses grands-parents qui lui disaient de se méfier du fantôme de la digue ; il allait remplir de feuilles de mûrier les corbeilles ; ses oreilles s'emplissaient du fracas des vers à soie affamés ; ses parents lui graissaient certains midis les lèvres avec de la graisse de porc pour passer pour un riche à l'école.

\*

Tous les jours, il venait scruter l'ancre. Tous les jours, à l'approche de la tempête, les pronostics des loups de mer sur le départ des bateaux empiraient. En cette saison, un rouleau de nuages suffi-

sait à faire disparaître l'étincelle du granit de toutes les côtes. Le brillant du sable, alors, virait en un sombre gris et les lumières des maisons se voilaient d'un coup. Le patron du bateau « Passe Muraille », mouillé à Douarnenez, se plaignait de la saison. Son caseyeur n'était pas allé en mer depuis une semaine et il se lassait de réparer à quai les filets et les casiers endommagés. Les tourteaux étaient *en voie de disparition*. Les Espagnols étaient accusés d'avoir ravagé les fonds marins avec leur pêche sauvage. Le tourteau rougeâtre et orangé avec ses deux énormes mandibules que les pêcheurs *espaillaient* n'avait rien de commun avec le petit crabe vert des eaux du delta qu'A-Yin connaissait. Depuis, quelques importateurs chinois de Paris avaient commercialisé la vente de ce crabe du fleuve Ou, et le tourteau avait perdu son succès. Les crabes du fleuve Ou étaient vendus vivants, au cœur du Chinatown le plus ancien et le plus petit de la capitale, dans le quartier Arts et métiers, dans le Troisième Arrondissement. Il s'explorait en commençant par le passage de l'Ancre qui débouchait sur une série de rues étroites et de ruelles : rue de Montmorency, rue Chapon, rue des Vertus, rue au Maire, rue Volta...

\*

« Demain, je rentre, mère. Demain à 11h15, je prends l'avion pour Shanghai. J'ai une escale à Helsinki. Une escale de deux heures. J'arriverai à Wenzhou à 10 H 45. »  
« Ton grand-frère sera à l'aéroport. »

Le psoriasis qui se diffusait sur le corps d'A-Yin depuis sa décision - celle du retour - ressemblait aux attaches du lichen sur une paroi. Au fil du temps de nouvelles parties étaient touchées. Il montait en puissance et devenait le partenaire de son angoisse et les empreintes de ses doutes. Il y a cinq ans, il avait fui. Depuis, il avait enterré ce passé et à présent, alors qu'il rentrait en Chine, tout ressurgissait. Sur le chemin qui séparait le port du Guilvinec à la rive de la mer de Chine, A-Yin savait qu'un gouffre le menaçait. En son sein avait été enseveli ce qui l'avait fait fuir ; altéré par le temps, cela avait pris la forme d'images et d'émotions sans mots. De ce gouffre de mer et d'océans, s'élevaient des murmures. La nuit, ce tumulte devenait des cris d'alarme qui perçaient le silence. Il était seul à les entendre comme il était le seul à voir le crabe géant dans l'ancre recouverte d'algues sèches.

\*

Ces cinq années en France, il les avait passées à rembourser la dette du passage, à coups de fer à la vapeur sur des tissus de mauvaise qualité. Une partie des 11 000 euros qu'il avait donnés au passeur venait de ses écono-

mies. Celles qu'il avait faites pour son mariage. Il n'était pas parvenu à se marier avec elle. La famille avait refusé qu'il l'épouse car elle était paysanne. Sa mère et son grand frère, citadins depuis une génération, avaient été très fermes. Alors, il avait choisi de prendre la route vers l'étranger. Il espérait qu'elle le conduirait à l'oubli. Les ateliers de confection où il travaillait à Paris avaient aussi une cachette, un endroit où l'on puisse se réfugier en cas de descente de la police.

Sa main qui tremblait à force de tordre le fer, tremblait même la nuit. C'était peut-être la même main et le même tremblement qu'il aurait pu avoir en se penchant vers la femme de la Chine au moment du mariage ? C'était peut-être la même fougue et la même désillusion qui l'avaient poussé vers l'ailleurs et le faisaient frémir à la pensée de revenir ? Demain, il serait en Chine. Dans un endroit inconnu, au cours du trajet, il devrait laisser une partie de lui-même et porter à l'ombre et sous silence le travail du fer sur le tissu, la moiteur de la machine à vapeur, le brouillard de l'humidité, l'obscurité des souterrains. C'était le gouffre qui allait lui servir de planque.

« Mère, je prends l'avion demain pour Wenzhou, comme convenu. Dis à grand-frère et à Fontaine Jaillissante de m'attendre. »

\*

L'appareil d'origine russe était mal pressurisé, il déversait dans la cabine une fumée blanche par les entremisses du plafond. A-Yin songea au ciel menaçant de Bretagne lorsque les nuages pénétrèrent l'avion. Il songea à l'odeur, à la présence, à la vision : la mer, l'ancre, le fleuve Ou qu'il survolait en aveugle encore pour quelques instants. Le regard du vieil homme breton croisa, en songe, le sien. Il était avenant. C'était la première fois qu'A-Yin remarqua la chaleur dans ce visage. Le grand-frère et Fontaine Jaillissante balayèrent A-Yin du regard, de haut en bas, avant de le dévisager et de lui parler. Cela ne dura qu'une fraction de seconde, ce regard qui balaie l'homme sans croiser le regard - la fenêtre de l'âme. A-Yin s'était senti étranger en France. De la même manière, il réalisa qu'il était devenu un étranger auprès des siens et dans son pays. Les visages étaient contractés par les formules d'usage. « Pourquoi ne se sont-ils pas, en silence, retrouvés en se serrant ? » pensait Edwige en les observant. Edwige, - la femme de la France, qui était à ses côtés, comprit que la vie d'A-Yin ne serait désormais plus jamais comme avant. A ce moment précis des retrouvailles à l'aéroport, Edwige ne savait pas que la femme de la Chine avait un jour existé. Lui, il ne savait pas encore pas qu'elle ne compterait plus jamais. Il n'avait même pas encore réalisé qu'il avait atteint l'autre rive et

franchi le gouffre. De nouvelles digues avaient été construites dans la ville de Wenzhou. Le béton avait remplacé la pierre. L'île du milieu du fleuve Ou était restée intacte : son temple, ses deux pagodes de la dynastie des Song, son jardin de bonsaïs. Le reste, la ville de la terre ferme, était une plaie béante : de l'ancienne ville, il ne restait que quelques quartiers en sursis et les quartiers récents ressemblaient à des chantiers de construction.

La maison de Fontaine Jaillissante allait être détruite dans quelques mois. C'était une maison à cour carrée avec le puits au centre dont on utilisait l'eau pour le ménage et la cuisine. Celle du grand-frère était récente. La salle de bains venait d'être aménagée. Personne ne l'avait jamais utilisée tout comme le matelas acheté spécialement à l'occasion de la venue d'A-Yin et de sa femme française. Le réfrigérateur était presque vide et ne contenait que des boissons. La nourriture était conservée sur la table, sous de vastes cloches en plastique qui remplaçaient celles en bambous ajourés considérées comme démodées. Le reste était suspendu au plafond dans des paniers en osier.

Wenzhou était une ville où l'on épousait des habitudes *nouvelles vagues* distinctes des habitudes de la campagne. On buvait du lait et on consommait du ginseng américain en poudre. Pour Edwige, l'endroit ressemblait à un village car les souris de la salle à manger avaient la même taille que les cafards qui logeaient à la cuisine.

\*

Jour et nuit, A-Yin retrouvait ses amis et sa famille proche et éloignée. Pour Edwige, il sembla par deux fois que les actions d'A-Yin furent édictées par les tablettes des Anciens. Le moment où il se rendit au temple de Linyin de Hangzhou suite à la demande de sa mère (c'est là qu'il acheta les cierges les plus chers du temple et se prosterna en déposant les cierges). Puis, le moment où il se rendit sur la tombe de son père. Ce jour-là, comme pour un jour de 14 juillet, on fit craquer des pétards.

Toutes les relations étaient protocolaires et statutaires. Pour gagner de la face (et ne pas la perdre surtout), A-Yin devait distribuer de l'argent sous la forme de cadeaux et de dons. La femme d'A-Yin devait afficher tous les signes extérieurs de richesse en compagnie : bijoux et habits de marque. N'ayant ni l'un ni l'autre, elle décida de quitter la scène familiale et mondaine et de sortir des contingences en s'initiant à la calligraphie. C'était surtout l'encre de Chine qui l'attirait. Elle l'attirait à cause de sa couleur et de sa consistance noire et profonde. Edwige observait souvent les tâches d'encre sur le papier blanc mais aussi

le marc de café, les sillons de l'eau sur le sable, les tâches de goémon sur les rochers, les déjections de coques sur la plage et les pointillés que forment les goélands au loin dans le ciel. En maniant le pinceau, elle pouvait, enfin, retrouver toutes ces images. En travaillant les traits de base, elle forgeait l'outil qui lui permettait de tout atteindre sans certitude, créant, ainsi, un instrument à rêves. Elle apprit d'abord à se servir du bâton d'encre et de l'encrier et à former une encre à la fois douce et rigide. Quand elle se rendit compte de la médiocrité des résultats et du chemin qu'il restait à parcourir, son maître décida de la laisser tracer des traits. Elle ne parvenait pas à tracer le trait horizontal et vertical avec une énergie soutenue et constante. Elle commençait avec force et affaiblissait soudain son geste sans raison. Le maître lui demanda de se restreindre aux traits horizontaux. Elle traçait des lignes de fuite et d'horizon sur des centaines de feuilles de papier de riz à longueur d'heures. Le choc des vagues sur les rochers, le cri des mouettes, le brouillard et les rouleaux dans le ciel étaient l'aiguillon de son tracé. Un jour, l'ancre de la jetée du port du Guilvinec surgit. Elle était plantée sur un gazon assoiffé d'eau. Le lichen était légèrement roussi par le soleil et, à certains endroits, la couverture de mousse était tombée. La surface métallique, rongée par la rouille et la mer, brillait. Ses traits horizontaux s'épaissirent à ce moment et devinrent presque gras. Le maître remarqua la nouvelle allure du mouvement et fut intrigué. Il fixa les lignes qui correspondaient, très précisément, à l'image de l'ancre enfouie en elle et puis détourna les yeux du reste de son travail. Le jour même, elle quitta définitivement l'atelier de calligraphie.

Ses échappées étaient désormais la promenade du chien dans les montagnes d'immondices qui bordaient la maison et la promenade des oiseaux au jardin public, ceux qu'elle avait achetés au Marché aux Oiseaux et aux Fleurs. La famille d'A-Yin lui fit remarquer que la cage en bambou, qu'elle venait d'acheter, aurait été plus *solide* en métal. Elle répliqua que la cage en bambou sculpté était plus *belle*. Quatre mois s'étaient écoulés entre la calligraphie et les escapades dans les jardins publics avec les cages à oiseaux (les balades avec le chien dans les tas d'immondices l'avaient lassée). Elle avait, d'après-elle, épuisé tous les moyens de se ressourcer et tous les moyens, par conséquent, de lui permettre de rester dans sa belle-famille en toute sérénité. Il était temps à son tour de partir et de rejoindre A-Yin. Elle libéra les serins et ramena la cage en bambou sculpté en France.

\*

L'autre choc pour A-Yin, du moins tel que le pensait Edwige, ce fut le sac-

cage de leur appartement parisien de la Goutte d'Or la même année. Deux hommes cagoulés surgirent vers 17 heures chez eux. A-Yin était par hasard rentré et fut au passage défigurés. Les malfrats cherchaient de l'argent. Ils allèrent jusqu'à regarder dans les sacs de riz de dix kilos. Edwige sut alors qu'ils étaient chinois. « Seuls les Chinois, avait-dit A-Yin, vont jusqu'à regarder dans le frigo et les sacs de riz. » Edwige relia cette agression aux appels téléphoniques anonymes des semaines passées. A-Yin fut le seul en secret à relier l'événement à sa dette de jeu qu'il n'avait toujours pas épongée depuis son retour. La rage monta en lui lorsqu'il découvrit dans le miroir son visage bleuté par les coups. Il fallait qu'il en finisse avec ses nuits d'angoisse et de plaisir mêlés à jouer au majhong. Il fallait qu'il parvienne à dissocier le plaisir de l'angoisse, qu'il tire un trait sur ce désir, qu'il arrête de prendre goût à l'attente de ces quelques minutes où tout peut basculer. Il lui fallait rendre ces 2 000 euros et tourner le dos à ce gouffre, à ce leurre qui lui donnait jouissance et désarroi. La femme auprès de qui il avait contracté cette dette qu'elle l'avait sommé, à sa « manière », de rembourser rapidement, travaillait dans un night club. Il s'y rendit dans la mêlée de sa colère et de ses cicatrices.

\*

A-Yin n'avait pas bougé depuis son arrivée. La tourmente de la veille lui donnait encore le vertige. Il clignait les yeux comme un aveugle qui venait de retrouver la vue. La mare d'eau qui gisait au milieu de la salle était couleur violette. Une odeur acre lui picotait la gorge. C'était peut-être du vin mêlé à du sang ? C'était peut-être comme hier des larmes et de la sueur. « Tu viens ! » sonna la voix de la femme qui venait soudain de le reconnaître. Lorsqu'il ouvrit la bouche pour répondre, un liquide brûlant et poivré traversa le fond de sa gorge et glissa doucement dans sa poitrine. La femme était déjà de l'autre côté de la salle ; lorsqu'il se rendit compte de l'étendue de son émoi, cinq minutes s'étaient écoulées. La femme avait évité la flaque d'un geste de la hanche qu'elle avait accompagné d'un mouvement de plis de jupes. A présent, de l'autre côté, elle remettait de la poudre sur son visage étiré. Elle se remaquillait comme après un passage en scène - rapidement et par automatisme. C'est par un geste souple du bras qu'elle l'interpella. Elle l'attendait là-bas. Au milieu de la salle, des serpillières s'agitèrent et les flaques violacées disparurent en l'espace d'un nuage chassé par le vent. Des néons balayèrent l'espace avec des traînées rouges et blanches. La musique ébranla le lieu. A-Yin initia sa marche vers la femme. Elle était tête nue. Ses yeux brillaient de joie. « Viens ! » dit-elle en le col-

lant contre son corps moulé. Des ombres enlacés se pressaient sur la scène et des têtes par mouvements convulsifs scandaient le rythme endiablé. La sueur qui perlait sur les visages provenait de la passion des corps qui, par dizaines, se bousculaient dans la salle. Celle d'A-Yin venait de son âme. Il fixait le reflet de la mare lointaine dans la pupille de la femme. « Cela suffit ! » « Qu'est-ce que tu racontes A-Yin ? Cela vient de commencer. » Il lui remit les 2 000 euros à bras tendus et sortit précipitamment.

\*

Des années après avoir décidé de ne jamais plus toucher à un domino de majhong, voilà ce qu'il advint. C'était un jour pas comme les autres : la voûte du ciel était verte, la neige s'était déposée sur la vitre sous la forme de cristaux. La dame inconnue qui traversait la route pliée sous le poids de l'âge rayonnait de lumière. A Yin put, en ce jour, faire retentir le « non » prononcé des années auparavant dans l'intimité de son être. Il le hurla. Maintenant qu'il l'avait débusqué après des années de traque, il l'exultait, il le faisait rouler en lui, comme la danse des nuages dans un ciel d'orage.

L'ancre changea de forme, de substance et de couleur. Elle n'évoquait plus l'autre côté de la rive mais une attache, la douceur du jour et la sinuosité. Ses courbures pointues accrochées dans la terre sèche de l'hiver formaient des sillons de labour. Dans leurs creux, A-Yin, chaque jour qu'il les voyait, enterrait ses nuits de cauchemar et semait le printemps en même temps que le sourire de son fils. Dans le fourmillement de ce sol de labour, il communiait avec les hommes de la terre qui revenaient d'un de ces longs voyages et qui venaient, enfin, de larguer les amarres. Il se joignait à ceux qui n'avaient jamais eu le besoin d'aller rêver ni d'enfourer leur passé au bout du monde, à ceux qui n'avaient jamais eu à franchir la rive ou à traverser des frontières parce qu'ils avaient toujours foulé une terre où les empreintes de l'homme même inconnu marquent le sol en hiver comme au

*Agée de 36 ans, Véronique Poisson habite St-Leu depuis deux ans. Son attachement pour la Bretagne, où vit encore une partie de sa famille, ne l'a pas empêchée de tomber amoureuse de la Chine où elle s'est rendue plusieurs fois et dont elle a appris la langue. Elle vient de terminer une thèse universitaire sur la population chinoise installée en France. Son souci de permettre aux émigrés de conserver des liens avec leur culture d'origine se retrouve au cœur de sa nouvelle « **Le Passage de l'ancre** ». Elle définit d'ailleurs cette première expérience d'écriture comme un complément à sa thèse. Son intérêt pour la littérature - et la poésie de Hugo, en particulier - trouve peut-être son origine dans une pratique théâtrale menée tout au long de son enfance et de son adolescence.*



